



Valérie BIGEON

LE SILENCE D'ANGÈLE

Les Editions La Gauloise

À Pierre, Maxime et Pascal, votre amour et votre soutien me sont tellement précieux.

À Françoise, ma première lectrice, qui a porté, avec tant de vérité, le personnage de Suzanne.

À Fanfan qui m'a inspiré une Inès généreuse et touchante.

Merci à ma famille et mes amis pour leurs encouragements.

"...Elle se demandait quel lourd secret pouvait bien troubler la quiétude de cette famille. Car il y a des secrets dans toutes les familles, non ?"

Valérie BIGEON

LE SILENCE D'ANGÈLE

Roman

Les Editions La Gauloise

Maquette de couverture INNOVISION

Crédit Dessin Valérie Bigeon

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2024 – Les éditions La Gauloise

2474 avenue Emile Hugues, 06140 Vence

ISBN : 978-2-38353-052- 7

Le silence d'Angèle

Prologue

Cela avait été déchirant. Assourdissant. Un hurlement d'un autre monde.

Mais Angèle n'avait rien entendu de tout cela. Elle avait vu. Elle avait vu Suzanne ouvrir une bouche immense et plaquer ses mains sur ses tempes grisonnantes qu'elles serraient, serraient comme un étau. Et son visage aussi, qui s'était déformé pour ne plus laisser place qu'à un magma de plis rouge incandescent d'où s'extirpaient deux yeux mouillés et écarlates, écarquillés, comme sortis aux forceps. Sur son cou étaient apparues des veines énormes qui le faisaient ressembler au tronc d'un olivier centenaire, comme ceux qui bordent la route qui mène au phare.

Elle avait senti son cœur tressauter, ses entrailles se nouer, la douleur fulgurante qui s'était emparée de sa tête puis ce petit écoulement chaud descendre doucement le long de ses cuisses.

Puis elle l'avait vue dévaler les neuf marches de l'escalier en bois, se précipiter sur le ponton et dans l'affolement, semer une de ses espadrilles qui avait basculé dans l'eau. Suzanne s'était jetée sur le ventre, avait plongé ses bras frêles dans les remous. L'un de ses pieds, celui qui était déchaussé, était accroché dans un anneau d'amarrage, ses jambes tendues. Le

haut de son corps se tortillait en tous sens. Angèle l'avait vue se retourner vers elle, lui hurler quelque chose.

De là où elle se trouvait, elle devinait, à la surface de l'eau, le reflet inversé de la maison des Armand, de l'autre côté du port, avec sa façade ocre rouge et son grand platane, la tête en bas. Le port était calme à cette heure, le soleil se levait tout juste, on pouvait sentir cette odeur si particulière de vase et d'algues acheminée par un vent doux. La journée serait belle.

Et puis tout s'était enchaîné très vite. Parmi les reflets tremblants, Angèle avait cru apercevoir l'élastomère jaune des palmes de Monsieur, et vaguement aussi, les rayures de son bonnet de bain. Et elle avait compris. Pétrifiée, incapable de mouvement, elle avait vu Alice courir dans tous les sens, le téléphone à l'oreille.

Inès, encore à moitié endormie, les cheveux ébouriffés, pieds nus, descendait à son tour sur le ponton lorsqu'Angèle s'était évanouie.

À son réveil, bien calée dans les coussins de la méridienne en toile de Jouy, elle avait senti le chaud parfum d'Alice qui s'était assoupie contre elle. Elle n'avait pas osé bouger ni même ouvrir les yeux tant les battements de son cœur dans son crâne douloureux lui avaient donné la nausée. Puis elle avait peu à peu recouvré ses esprits alors que la cadette lui massait les mains en sanglotant.

L'agitation du reste de la journée avait été telle qu'Angèle n'avait pu rejoindre sa chambre que tard dans la soirée.

Elle s'était lavée et habillée de sec, avait ouvert le cahier numéro 17, le dernier et à la page 29, elle avait écrit :

« Ce soir mes petites sont seules. Ce matin Monsieur est mort. »

PRINTEMPS

Chapitre 1

Suzanne se leva très tôt. La veille au soir, elle avait préparé son pantalon de lin bleu marine, sa tunique brodée de fleurs et son grand châle de laine écrue.

L'air était frais, mais le ciel, très dégagé, promettait une belle journée de printemps.

Elle ajusta sa coiffure et ses vêtements, se parfuma légèrement de fleur d'oranger et sortit sur la terrasse.

Angèle était déjà affairée dans la cuisine. On pouvait sentir la bonne odeur du café fraîchement moulu et du pain grillé. Si elle avait bien voulu, après de nombreuses tractations, se séparer du poêle à charbon devenu dangereux et polluant, elle avait toujours refusé de se servir d'autre chose que de sa vieille cafetière en tôle émaillée vert-de-gris. Une fois les grains de café passés au moulin et versés dans le compartiment supérieur, elle les détrempeait d'eau frémissante et l'on servait tout au long de la journée un jus chaud, parfumé et corsé.

La grande boîte en fer était presque vide. Il faudrait que l'on demande à Alice de passer chez le torréfacteur à Toulon avant sa prochaine visite.

Suzanne s'approcha du muret surplombant la mer.

Elle arracha deux brins de mauvaise herbe incrustés dans la pierre et contempla le ponton juste en dessous de l'escalier.

Elle tenta de se souvenir de ce que son mari avait crié, avant de plonger, ce jour-là. Ses yeux et son esprit s'embruèrent un peu et elle se souvint d'Angèle droite comme un i en haut des marches, immobile, la bouche béante et les mains croisées sur la poitrine, à qui elle criait d'appeler les secours. Pauvre Angèle. Elle avait défailli alors que les pompiers arrivaient et que les filles essayaient tant bien que mal de calmer leur mère.

- Les freesias sont en boutons, le soleil entre dans la maison, je me sens frais comme un gardon, ma Suzon !

Que lui avait-il pris ? Pourquoi était-il parti se baigner si tôt ? L'eau était belle mais il avait très mal dormi, il était si fatigué, elle n'avait même pas eu le temps de lui dire que... Oh, et puis il ne l'aurait pas écoutée de toute façon. Il était comme ça, Jacques. Il s'enthousiasmait pour tout et rien comme un enfant.

Suzanne ouvrit son petit agenda et commença de noter. Inès avait quelques jours de repos et Alice devait les rejoindre pour quelques jours.

Quand devait-elle arriver d'ailleurs ? Elle vérifia son calepin : dimanche. Puis elle commença sa liste : pommes de terre, carottes, une laitue et des sardines. Baptistin le pêcheur en ramenait souvent mais il faudrait aller tôt sur le port. Cela ferait tellement plaisir à Inès, elle raffolait des sardines grillées. Inès c'était un amour de fille. Heureusement qu'elle était là !

Elle était revenue vivre sur l'île quelque temps après la mort de Jacques. Le hasard avait bien fait les choses. La voilerie dans laquelle elle travaillait depuis tant d'années connaissait des difficultés et Suzanne avait entendu dire que le bureau d'information touristique de l'île cherchait une responsable. Elle avait joué de son influence pour lui obtenir un entretien auprès du directeur de l'office de tourisme d'Hyères et Inès avait décroché le poste. Suzanne était très fière de ce coup de maître : elle avait ramené sa fille chérie auprès d'elle. Et puis Inès connaissait si bien l'île. Oh, peut-être pas aussi bien qu'Alice mais elle avait toutes les qualités requises : elle parlait fort bien l'anglais et elle était sociable, avenante, souriante, pas comme sa sœur.

- Bonjour Maman !

La brune Inès apparut, gémissante et traînant les pieds avec deux grandes tasses dans les mains. Elle embrassa affectueusement sa mère et se laissa tomber sur la petite chaise en fer forgé. Sa longue chevelure était accrochée à la va-vite sur le haut de son crâne, ses yeux à peine entrouverts. Elle avait enfilé, comme tous les matins, un vieux sweat-shirt grisâtre et élimé par-dessus son pyjama et une paire de grosses chaussettes. Elle n'était pas du matin. Ouvrir les yeux était une souffrance. Se lever, un véritable calvaire.

Mais ce matin n'était pas un matin comme les autres. Sa sœur arrivait bientôt. Et Inès adorait sa sœur. Quand Alice débarquait du continent, c'était la maison entière qui était chamboulée. Et cela la sortait de sa routine. Et cela lui faisait un bien fou ! Et cela rendait dingue leur mère.

Suzanne laissa le temps à sa fille de siroter son breuvage puis elle lui prit la main, planta son regard de chien battu dans le sien et lui dit :

- Ça m'ennuie de te demander cela, mais tu voudrais bien m'accompagner ? Je ne sais pas ce que j'ai ce matin, je me sens oppressée. C'est comme si mes poumons s'étaient rabougris subitement. C'est cet air humide, je crois que je ne le supporte plus. J'ai l'impression d'être comme une petite vieille.

Elle attrapa la main d'Inès, la plaqua sur son front :

- Je suis brûlante, non ?

Sa fille soupira, la rassura. C'était chaque année la même plainte. Chaque année, ce jour d'avril, on allait au cimetière. Ensemble. Bien sûr. Et chaque année, Inès avait l'impression que Suzanne lui demandait une faveur. Cela l'irritait. Mais sa mère était comme ça et elle l'aimait. Et elle lui pardonnait tout : ses principes à la con et sa mauvaise foi. Et puis sa façon de toujours vouloir régenter sa vie ; elle se faisait manipuler, elle le savait. C'était ainsi.

La dure et hermétique Suzanne avait cependant un point faible : Jacques son défunt époux. Il était son confident, celui qui la connaissait par cœur et avec qui elle conversait encore, comme pour ne jamais le lâcher, ne jamais couper ce minuscule fil qui les reliait et qui la maintenait en vie. Elle le sentait, le reniflait, le touchait presque.

Huit ans déjà qu'il la visitait le jour, la nuit, qu'il l'approchait avec douceur, lui susurrant ses réflexions à l'oreille, la guidait. Il l'habitait.

Inès était toujours attendrie lorsqu'elle la voyait parler à Jacques. C'était son être tout entier qui vibrait. Elle avait un regard à la fois triste, doux, malicieux, amoureux.

Cela la faisait sourire et, en même temps, elle l'enviait. Elle avait bien eu, au cours de sa vie, quelques histoires d'amour mais n'avait jamais connu cette douce folie.

Sept ans déjà qu'Inès veillait sur sa mère.

Inès et Suzanne ouvrirent la lourde grille. Elles avaient parcouru le trajet à pied. Elles avaient pris soin d'enfiler des chaussures confortables, un peu usagées. Ce n'était pas très élégant mais le gros kilomètre qui les séparait du cimetière imposait que l'on soit à son aise. Les chemins de l'île étaient boueux ou poussiéreux, selon les jours. Il fallait immanquablement se laver les pieds en rentrant. Tant pis pour le manque de chic. De toute façon Jacques ne le verrait pas. Il ne remarquait jamais ces choses-là, Jacques.

Une fois passé la porte grinçante, on avait l'impression d'être propulsé hors du temps. Une végétation luxuriante d'essences diverses s'agglutinait le long de petits sentiers biscornus et caillouteux qui serpentaient entre des tombes hétéroclites. Des sépultures, pour certaines assez insolites, des croix faites d'assemblages de petites pierres, de branchages, une coque de bateau en bois, une immense et massive pierre brute, des plantes grasses. De rares bouquets de fleurs et de feuilles fraîches côtoyaient les compositions de fleurs artificielles que le temps avait décolorées.

Adossé au mur d'enceinte sud, se trouvait le tombeau du bienfaiteur de l'île, François-Joseph Fournier et celui de la famille de sa femme. Cet autodidacte belge, parti de rien et devenu richissime, avait, au début du siècle dernier, offert à son épouse, en cadeau de mariage, l'île de Porquerolles, en partie détruite par un incendie quelque quinze ans auparavant. Il avait

ensuite apporté à l'île tout son savoir-faire et son sens social pour en ressusciter l'autonomie. Il avait fait venir du continent et d'Italie des familles entières pour cultiver les vignes et les agrumes qu'il avait fait replanter. Il avait créé une forge, une menuiserie, une coopérative, une flottille de bateaux assurant la liaison avec le continent, et gagné le respect et la reconnaissance des habitants. Dans l'allée centrale de la deuxième restanque, trônait le monument aux morts sur lequel l'on pouvait lire les noms des jeunes iliens qui avaient perdu leur vie pour la défense de leur pays.

Suzanne saisit un arrosoir près de la petite fontaine à gauche de l'entrée et le plaça sous le mince filet d'eau. C'était une denrée précieuse sur l'île et tout était fait pour éviter le gaspillage : partout dans les zones cultivées étaient installés des systèmes de goutte-à-goutte et, d'avril à octobre, un bateau-citerne faisait des navettes quotidiennes pour compléter les ressources.

Inès s'assit sur un petit banc en bois et observa sa mère. Elle se voûtait doucement, ses gestes étaient plus lents, légèrement tremblants, peut-être un peu saccadés parfois. Elle avait fêté ses quatre-vingts ans l'automne précédent et, même si elle s'exprimait toujours avec rondeur, ce petit corps menu ne cessait de se courber lentement, sûrement.

Elle empoigna l'arrosoir enfin rempli et les deux femmes se dirigèrent vers le caveau familial.

Il y avait eu, quelques jours auparavant, deux ou trois grosses pluies de sable et les pierres tombales avaient toutes cette même couleur marronnasse. Elles ôtèrent la plaque et les deux gros pots ronds, en jetèrent les fleurs et feuillages fanés. Inès entreprit de les vider et les rincer tandis que Suzanne, à grands

gestes, frottait le marbre noir avec un peu d'eau pour le débarrasser de sa pellicule mate.

Puis elles remirent à leur place les vases et y déposèrent des anémones et du feuillage d'eucalyptus.

Elles s'assirent un moment sur le banc, chacune perdue dans ses pensées.

Suzanne soupira, enleva son châle et le posa sur ses genoux. Inès remonta ses cheveux et les enroula en un chignon un peu bancal. Elles s'adosèrent et laissèrent aller leur tête contre le mur en pierres sèches.

Le silence. Puis quelques pépiements d'oiseaux, comme pour les féliciter du travail accompli.

Le soleil était passé au-dessus des arbres et la douce chaleur de ses rayons entreprit de chauffer leurs visages.

Inès aurait aimé attendre dimanche pour venir, Alice aurait pu les accompagner. Le moment aurait été, disons, plus gai. C'est ce qu'elle avait dit à sa mère mais celle-ci avait été intransigeante : Alice n'avait qu'à être là au bon moment, c'est tout.

Inès se demandait quand même si cela ne l'arrangeait pas un peu car Suzanne semblait être à l'affût de la moindre occasion pour médire de sa cadette.

Cela avait toujours été tendu entre elles deux.

Alice était professeur d'éducation physique à la Londe, près d'Hyères. Elle venait passer du temps sur l'île lors des vacances scolaires. Elle avait gardé cette habitude, même après le décès de leur père. Elle se levait toujours très tôt, allait pêcher, faire du vélo, marcher, nager. Elle prenait ses repas à la maison, mais allait et venait sans cesse. Alice, c'était une tornade pour sa mère

mais un courant d'air bienfaisant, lors d'une chaude sieste d'août, pour Inès.

Ses séjours étaient intenses et toujours trop courts.

Les deux sœurs, même si elles éprouvaient une grande affection l'une pour l'autre, ne se livraient guère. Elles s'étaient probablement accommodées de cette manière qu'avaient toujours eue leurs parents de communiquer. C'était un peu comme si les choses n'avaient pas besoin d'être dites. Comme si le fond de sa pensée ne pouvait s'exprimer, ni l'amour non plus. Garder le silence sur sa vie intérieure, c'était tellement plus simple. Et retenir ses gestes aussi, ses élans, se brider pour ne pas heurter. C'était ainsi qu'elles avaient grandi, en chuchotant.

Adultes, elles avaient, toutes deux à leur manière, noué quelque chose de complice avec leur père. Mais leur mère avait conservé, avec Alice surtout, cette retenue infinie et assez insupportable qui la rendait presque insensible, desséchée, aride.

Suzanne jalousait un peu leur complicité aujourd'hui affichée.

Le soleil était un peu plus haut dans le ciel, Suzanne regarda sa montre et referma les yeux.

La relative douceur sublimait le parfum de la terre humide. Elle se sentait bien, là, au plus près de Jacques. Sa présence était presque palpable, rassurante. Une foule de choses à faire les attendait à la maison, mais elles auraient bien le temps de s'activer.

Elle s'était pourtant trouvée incommodée ce matin, essoufflée, un peu plus que d'habitude. Probablement le poids des ans. En réalité, elle préférait venir seule, ce qu'elle faisait

souvent. Cette commémoration, chaque année, l'accablait et faisait revenir à sa mémoire les souvenirs les plus violents de sa vie. Elle s'y tenait cependant, pour ses filles, peut-être, ou bien était-ce pour Jacques ? Elle se faisait un devoir de perpétuer ce rituel. Inès l'accompagnait toujours, Alice n'était venue qu'une fois.

Il fallait toujours qu'elle n'en fasse qu'à sa tête, Alice, elle ne respectait rien.

Suzanne prit une grande bouffée d'air, essaya de détourner son esprit mais une fois encore, elle se demanda ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter son mépris. Du plus loin qu'elle se souvienne, elle avait éprouvé des difficultés immenses avec elle. Sa cadette avait été une petite fille intrépide, délurée aussi, pleine de vie mais surtout, avec elle, une enfant inaccessible, distante, sauvage. Suzanne n'avait jamais trouvé la clé et les années s'étaient écoulées, étirant chaque jour davantage cette distance qui les séparait.

- Tu veux rester encore un peu Maman ?

Inès sortit sa mère de sa rêverie. Suzanne secoua la tête, se leva, s'étira un peu, posa un dernier regard sur la tombe, chuchota quelques mots et les deux femmes reprirent le chemin du port.

Chapitre 2

Angèle avait toujours été très matinale. Malgré ses quatre-vingt-quatorze ans passés, elle continuait, chaque matin, de préparer le petit-déjeuner. C'était sa mission, une des seules auxquelles elle parvenait encore à se tenir. Bien sûr, elle donnait de temps à autre un petit coup de main pour plier le linge et prenait encore plaisir à préparer certains repas, mais depuis quelques années, depuis le retour d'Inès, elle reconnaissait volontiers écouter davantage son corps et les douleurs qu'il lui infligeait.

La vieille femme avait dû être très belle. Elle était encore relativement grande, bien que courbée par l'arthrose. Elle avait des cheveux couleur crème, une crinière perle encore épaisse et longue, parsemée de mèches ambrées, qu'elle ramenait en une grosse tresse sur le côté gauche de sa nuque, après l'avoir coiffée énergiquement avec son éternelle brosse en soies de sanglier. Son visage chiffonné était orné de deux petits yeux bleus rieurs, un nez à la retrousse et de centaines de taches de rousseur qui lui donnaient un air presque juvénile. Ces petits confettis avaient été

parsemés sur ses bras aussi, et sur son décolleté, toujours orné d'un pendentif Camé en or rose. Elle était, la plupart du temps, vêtue de grandes jupes de flanelle et de corsages en dentelle de couleur blanche, grise, beige ou vieux rose.

En ce frais matin d'avril, elle enroula ses épaules dans un grand châle turquoise, saisit la canne en bois de châtaignier qui dorénavant ne la quittait plus, longea le couloir jusqu'au salon et sortit sur la terrasse.

Ses « petites », comme elle les nommait sur ses cahiers, avaient quitté la maison après un copieux petit-déjeuner. Elle ne les avait pas accompagnées au cimetière, elle ne l'avait d'ailleurs jamais fait, ce n'était pas sa place.

Elle était arrivée au service de la famille à l'âge de quinze ans et n'en était jamais repartie. Elle avait toujours considéré Suzanne comme sa fille et Monsieur, le maître de maison lui avait toujours inspiré un respect et une déférence infinis. Et elle se devait de leur laisser leur intimité.

Angèle avança en direction du ponton et contempla la vue merveilleuse, enchanteresse. Tout était paisible, l'eau brillait d'une lumière douce, satinée. Elle pensa alors à quel point elle était chanceuse, à quel point sa vie avait été belle finalement. Elle regarda de l'autre côté du port. Les Armand avaient repeint leurs volets en vert bouteille, quelle drôle d'idée ! Avaient-ils changé la couleur des façades aussi ? Il lui semblait que non, mais elle ne parvint pas à se souvenir l'aspect qu'avait cette maison ce matin-là.

Fermant les yeux, elle sentit se bousculer les images. Elle se remémora le ballet infernal, la vitesse à laquelle Suzanne avait

bondi en bas des marches, son visage affolé, les filles paniquées, l'équipe de sauveteurs surgissant du salon. Elle était restée sidérée, incapable du moindre geste, sonnée. Ce soir-là, très tard, lorsque l'obscurité s'était abattue sur l'île, enveloppant d'un silence pesant la demeure familiale, elle avait refermé son dernier carnet, remis ses crayons, ses deux stylos plume et le petit flacon d'encre violette dans son bureau.

Elle n'avait plus écrit une seule ligne.

Angèle frissonna un peu, tapota les coussins à rayures recouvrant les chaises en fer pour leur redonner du gonflant, fit de même avec celui du fauteuil en rotin, et décida de s'y asseoir un moment.

Elle avait mis le feu tout doucement sous la daubière. La petite cheminée au centre du couvercle laissait s'échapper un délicieux parfum qui voletait jusqu'à elle. La savoureuse préparation de viande une fois mijotée, Inès et elle façonneraient les raviolis pour dimanche. Alice en raffolait.

Cette merveilleuse Alice, fouguese, affectueuse, tempétueuse. Angèle avait toujours eu un petit faible pour cette même écorchée vive. Elle se reconnaissait en elle. Enfant, elle passait son temps à courir, danser, chanter, crier, rêver. Elle débordait de vie et d'imagination.

Alice, choyée par son père, avait été souvent réprimée par sa mère qui ne la comprenait pas. Angèle n'avait guère connu la sienne, quelques mois à peine. Elle n'en avait que peu de souvenirs, racontés par un père aimant et protecteur, trop tôt parti, l'année de ses quatorze ans.

Elles avaient en commun cette nécessité absolue de communiquer et la difficulté à y parvenir ; l'une à cause de sa

maladresse et de sa propension à s'enflammer, l'autre à cause d'un hasard de la génétique qui l'avait fait naître sourde et muette.

Petite, Alice déboulait dans la chambre d'Angèle aux aurores et se postait entre elle et la coiffeuse en merisier. Elle lui présentait sa brosse à cheveux et sa petite tête ornée de boucles blondes en tire-bouchon. Elle ne prononçait pas un mot et s'observait dans le miroir à trois volets. Angèle s'amusait de voir cette frimousse s'animer en découvrant ses différents profils.

Une fois la séance de coiffure achevée, la trublionne entourait son cou de ses petits bras nerveux, lui collait un énorme baiser sur la joue et s'échappait aussi vite qu'elle était apparue.

C'étaient pour elle des instants précieux qui valaient bien plus que tout l'or du monde.

Alice arriverait bientôt pour quelques jours. Cela ferait du bien à Inès qu'elle sentait assez perturbée ces dernières semaines.

N'ayant, ni perception auditive, ni la possibilité de parler, le cerveau d'Angèle, comme pour se faire pardonner, avait surdéveloppé ses facultés visuelles et olfactives, ainsi qu'une sorte de sixième sens qui lui faisait saisir les choses imperceptibles. Et elle sentait bien que quelque chose se passait.

Inès était différente, songeuse, lunaire et nerveuse aussi. Elle allait bientôt fêter ses soixante printemps. Angèle esquissa un discret sourire et les souvenirs affluèrent à son esprit.

Elle revit ce petit bout de chou, cette chevelure d'ébène, cette bouille ronde et cet immense regard doux et brun. Inès n'était que tendresse et générosité, au point même de s'oublier parfois. Même toute gamine, elle n'éprouvait de bonheur qu'à la vue de celui des autres.

Après la mort de Monsieur, il ne s'était passé que quelques mois avant qu'elle ne revienne habiter la maison familiale. Sa patience et sa prévenance avaient relevé Suzanne, écrasée par le chagrin.

Une odeur d'attaché fit frémir ses narines. Angèle attrapa sa canne et, tant bien que mal, se précipita dans la cuisine. Elle coupa le feu, empoigna le couvercle brûlant qu'elle laissa presque tomber dans l'évier et entreprit de sauver ce qui pouvait l'être. Depuis quelque temps elle était bien moins alerte, elle n'arrivait plus à faire les choses comme elle le voulait. Les douleurs la ralentissaient considérablement et son cerveau était un peu moins fiable aussi. Mais jamais elle n'avait baissé les bras. Et elle irait jusqu'au bout, jusqu'au moment où elle sentirait son cœur lui chuchoter que c'est assez.

Angèle s'employait à transvaser la daube dans une boîte hermétique lorsqu'Inès pénétra dans la cuisine en criant quelque chose et en agitant les bras. Elle lui vit un air affolé qui disparut lorsqu'elle eut reniflé le contenu du récipient.

Inès saisit rapidement la daubière et l'emmena jusqu'à l'évier pour la faire tremper.

Ce n'était pas la première fois que cela se produisait. Angèle était souvent distraite ces temps-ci, un peu ailleurs, comme si elle s'absentait. Mais elle avait heureusement un nez infallible qui savait toutes les situations in extremis.

Inès enlaça affectueusement la vieille femme penaude et lui signa que cela n'était pas grave, accompagnant le tout d'un sourire rassurant, avant de s'en retourner vers l'escalier menant à l'étage.

Inès adorait plonger son regard brun dans celui si clair d'Angèle. Elle avait l'impression de piquer une tête dans l'eau transparente et fraîche du côté du Petit Langoustier, là où la côte, exposée au mistral, est toujours propre.

C'était ainsi qu'elles communiquaient : le regard, le toucher et les signes, assemblage merveilleux qui procurait à l'échange une intensité sans pareille.

Alors qu'elle atteignait la porte de la salle d'eau, Inès ne put s'empêcher de rire en entendant sa mère lancer à tue-tête :

- Tu aurais dû venir avec nous, Angèle, au cimetière. Il y a des nouveaux venus. Tu te souviens de cette vieille femme rousse qui venait tous les jours prendre le soleil sur notre ponton ? Celle qu'on appelait la sirène. Eh bien, elle est voisine de Jacques maintenant. Il y a une photo d'elle sur la tombe, entourée de roses, et deux pots de fleurs artificielles de toutes les couleurs. Un peu kitsch à mon goût. Et puis ton ancien fiancé, ce brave Gaston. Il arborait toujours un grand sourire édenté quand il te voyait. C'est curieux, je n'avais jamais remarqué sa tombe si près de celle de Jacques. Il est mort depuis une éternité, pourtant, non ? Une petite tombe presque invisible, camouflée sous les herbes, sans fleur, sans plaque, juste son nom. La prochaine fois, je lui déposerai un petit bouquet de ta part. Qu'en dis-tu ?

Imperturbable, Angèle essuya ses mains dans le torchon accroché à la porte du four et ouvrit grand la fenêtre pour aérer. Suzanne, installée sur la chilienne face au port, était affairée à secouer le sable de ses chaussures en s'adressant à quelqu'un, Inès sans doute.

La suite vous attend dans les 254 pages du livre
(à commander sur le site)